Grec ancien et modernité : l'officier militaire- traducteur et la constitution de l'État hellénique (1830-1860)

*Ancient Greek and Modernity: the figure of Military Officer-Translator, and the
Building of Modern Greek State (1830-1860)*

Konstantinos Chatzis

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lrf/1878>

DOI : 10.4000/lrf.1878

ISSN : 2105-2557

Éditeur

IHMC - Institut d'histoire moderne et contemporaine (UMR 8066)

Référence électronique

Konstantinos Chatzis, « Grec ancien et modernité : l'officier militaire-traducteur et la constitution de l'État hellénique (1830-1860) », *La Révolution française* [En ligne], 13 | 2018, mis en ligne le 22 janvier 2018, consulté le 05 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/lrf/1878> ; DOI : 10.4000/lrf.1878

Ce document a été généré automatiquement le 5 mai 2019.

© La Révolution française

Grec ancien et modernité : l'officier militaire-traducteur et la constitution de l'État hellénique (1830-1860)

Ancient Greek and Modernity: the figure of Military Officer-Translator, and the Building of Modern Greek State (1830-1860)

Konstantinos Chatzis

- 1 Le rôle des usages du passé dans la naissance et la consolidation des nations modernes issues des révolutions américaine et française a déjà été largement souligné par des historiens et autres spécialistes en sciences humaines¹. Il en va de même de la place des savoirs scientifiques et techniques dans le fonctionnement de l'État rationnel qui émerge à l'époque classique, avant de s'affirmer toujours davantage jusqu'à nos jours, qu'il s'agisse de l'État fiscal-militaire de l'époque prérévolutionnaire², de l'État accompagnant les révolutions industrielles du XIX^e siècle et du début du siècle suivant, de l'État colonial ou, plus près de nous, de l'État des complexes militaro-industriels de la Guerre froide³. Le cas de la Grèce contemporaine, dotée d'un État indépendant en 1832⁴, illustre, à sa modeste échelle, ce qui vient d'être énoncé. Qu'il s'agisse de l'Antiquité ou des périodes historiques plus récentes, le rôle joué par le passé et les lectures dont il a fait l'objet – à travers l'idée d'une continuité, réelle ou supposée, peu importe ici – dans la construction de l'identité nationale du pays au XIX^e siècle, voire au-delà, est un thème largement exploré par plusieurs travaux⁵. D'autres chercheurs, moins nombreux il est vrai, se sont penchés sur la place des ingénieurs et des savants dans la construction du jeune royaume⁶. Cette contribution souhaite établir un pont entre ces deux pans de travaux, qui, force est de le constater, sont installés le plus souvent dans une ignorance mutuelle.
- 2 Tout en admettant le poids du passé sur la façon dont les habitants de la Grèce contemporaine, une partie importante des élites du jeune royaume du moins, se sont représenté leur présent et imaginé leur avenir au XIX^e siècle, nous aimerions déplacer la

focale afin d'explorer un autre type de rapport, nettement moins *symbolique* et bien plus *fonctionnel*, entre l'État grec moderne et l'Antiquité. Pour ce faire, nous nous intéresserons ici à une figure particulière, celle de l'*officier militaire-traducteur*.

- 3 Durant les trois premières décennies de l'existence de l'État grec indépendant, les officiers grecs vont s'illustrer moins dans les champs de bataille et plus dans la vie intellectuelle du pays. Bénéficiant déjà d'une formation scientifique et littéraire solide à l'École militaire, le seul établissement de formation technique de niveau universitaire en Grèce pendant longtemps, plusieurs d'entre eux vont compléter leurs études à l'étranger, en Allemagne et, surtout, en France. Rien d'étonnant à ce que, durant les années 1830-1860, plusieurs officiers signent en grec, comme traducteurs ou comme auteurs d'une œuvre plus personnelle, plusieurs ouvrages et articles relatifs aux sciences et techniques modernes, y compris l'art du commandement militaire. Pour réaliser ce travail, ils ont dû mobiliser massivement leur connaissance du grec ancien et leur familiarité avec la littérature de leurs ancêtres afin de rendre en grec moderne des centaines de termes scientifiques et techniques de l'époque. Pour la Grèce du XIX^e siècle, la connaissance approfondie d'une langue morte, produit d'un passé lointain – ici le grec ancien –, et les besoins fonctionnels de l'État moderne, tourné quant à lui vers la planification de l'avenir, sont allés de pair⁷. Qui sont ces officiers ? Quel a été le bagage littéraire et scientifique acquis lors de leurs études à l'École militaire et dans les divers établissements scientifiques et techniques qu'ils ont fréquentés à l'étranger ? Quelles stratégies et quels supports de traduction ont-ils adoptés ? Quel a été le résultat de leurs efforts ? Voici une série de questions auxquelles cette contribution s'attache à apporter des éléments de réponse.

Traduire, une longue tradition

- 4 Loin de constituer une curieuse exception, l'activité de traduction à laquelle se livrent de nombreux militaires durant la période 1830-1860 s'inscrit dans une longue tradition. Cultivée pour beaucoup au sein de réseaux diasporiques installés dans plusieurs pays européens⁸, cette tradition remonte au début du XVII^e siècle et s'intensifie pendant la période dite des « Lumières néohelléniques » (vers 1770 - vers 1820)⁹, alors que la création de l'État grec indépendant, en 1832, la prolonge tout au long du XIX^e siècle en lui insufflant un nouvel élan. Ainsi, entre le début des années 1770 et le déclenchement de la guerre pour l'indépendance en 1821, plus de cent vingt ouvrages imprimés (sur plus de deux mille livres publiés en grec pendant la même période¹⁰) – des traductions ou des compositions plus personnelles à partir d'ouvrages étrangers – véhiculant des contenus scientifiques sont publiés en grec, à Vienne et à Venise pour l'essentiel¹¹. À ces ouvrages viennent s'ajouter, comme véhicules supplémentaires de connaissances scientifiques en direction des terres de langue grecque, plusieurs manuscrits ainsi que la production de périodiques, à l'instar de la revue intitulée *Ermis o Logios*, publiée à Vienne à partir de 1811¹². La formation d'un État indépendant en 1832, entité certes chétive – en 1840, le royaume grec ne compte que quelques 850 000 habitants – mais destinée, aux yeux de ses élites du moins, à devenir « le satellite de l'Occident et le soleil d'Orient¹³ », déclenche une machine de production langagière.
- 5 En effet, l'adoption massive d'institutions occidentales¹⁴ à partir des années 1830 nécessite une avalanche de mots, qui manquent au grec de l'époque, pour nommer, décrire et faire fonctionner au quotidien ces nouvelles réalités¹⁵. Même s'il faut la prendre

avec une certaine précaution, la déclaration d'un contemporain, selon lequel, jusqu'au milieu du siècle, la justice, l'armée et la marine avaient à elles seules ressuscité plus de huit mille mots du grec ancien¹⁶, reflète une réalité incontestable, captée aussi par toute une série d'autres témoignages. Face aux flots incessants de nouveaux mots, les auteurs des dictionnaires de l'époque multiplient les éditions du fruit de leur travail. La mise en regard des deux éditions successives du monumental dictionnaire de la langue grecque de Skarlatos Vyzantios (1798-1878)¹⁷ révèle que, entre 1839, année de la publication originale, et 1852, date de la parution de la seconde édition, l'ouvrage en question a vu, en l'espace d'une douzaine d'années seulement, son volume augmenter de quelques cent trente pages grand format, remplies à ras bord avec des mots forgés dans l'intervalle de temps qui sépare les deux éditions¹⁸. L'introduction du terme de « socialisme » dans la langue grecque illustre, à son tour, la vitesse avec laquelle on se met à la page des dernières évolutions intellectuelles venues de l'Occident : mis en circulation en France au tout début des années 1830, le terme est déjà rendu en grec sous la forme « koinonismos » – de « koinonia », le mot grec pour la notion de société – en 1833¹⁹.

- 6 Cette production langagière, qui se déploie à l'occasion de la traduction d'ouvrages étrangers, mais aussi lors de la production de compositions plus personnelles, s'appuie, tout en l'alimentant de son côté, sur une infrastructure technique d'une ampleur et d'une qualité qu'on a souvent du mal à s'imaginer aujourd'hui. À commencer par la première décennie du XIX^e siècle, une flopée de grammaires de la langue grecque²⁰, de méthodes d'apprentissage de langues étrangères, mais du grec ancien également²¹, et surtout une recrudescence de dictionnaires, signés par des hellènes mais aussi par des hellénistes étrangers, inondent le marché du livre grec. Dictionnaires de la langue grecque, moderne et ancienne, dictionnaires bilingues (grec-français, grec-allemand, grec-anglais, ou bien encore grec-latin), dictionnaires trilingues (mettant notamment en regard le « grec moderne, le grec ancien et le français²² », ou le « grec moderne, le français et l'allemand²³ »), voire dictionnaires traitant de quatre langues (anglais, français, grec moderne et ancien²⁴, par exemple), toutes les combinaisons imaginables semblent alors possibles²⁵.
- 7 Comme nous l'avons dit, cette hyperactivité langagière²⁶ est largement stimulée par les besoins fonctionnels d'un État et d'une société qui, les yeux rivés sur les pays occidentaux, ne cessent d'expérimenter massivement des institutions, des idéologies et des comportements nés d'abord en dehors des frontières du jeune royaume grec. Mais force est de constater que la création de nouveaux termes ne procède pas uniquement d'un manque à combler et d'un vide à remplir. On puise, en effet, dans le patrimoine langagier des ancêtres et on recourt massivement à des néologismes non pas seulement pour nommer des réalités inédites mais aussi parce que le mot déjà disponible est considéré comme n'étant pas, ou pas suffisamment, « grec ». En exhumant des mots du grec ancien ou en inventant de nouveaux termes à coups de radicaux ayant pour origine la langue des « anciens », on procède alors à une gigantesque opération de « purification » de la langue de l'époque (voir *infra*), dans la volonté de chasser de son corps les très nombreux emprunts étrangers, d'origine européenne ou turque, qui l'avaient envahie au fil des siècles, soit tels quels, soit « hellénisés » à l'aide, le plus souvent, d'une modeste désinence grecque ajoutée à la forme originale : la « gazeta » (le journal) devient ainsi « efimeris » (VS 1839) ; le « spitali » (l'hôpital), « nosokomeion » (VS 1839, « l'endroit où on soigne les maladies ») ; le « ministros » (ministre), « ypourgos » (VS 1839) ; l'« avokatos » (avocat), « dikigoros » (« celui qui parle au tribunal ») (VS 1839) ; la

« posta » (la poste), « tachydromeion »²⁷ ; etc. Même les noms propres n'échappent pas à cette fougue d'« hellénisation ».

L'officier militaire-traducteur grec, 1830-1860

- 8 Les officiers militaires-traducteurs de la période 1830-1860 se fondent donc dans une tradition qui les précède et les englobe, et qu'ils enrichissent, à leur tour, par leurs propres contributions. Qui sont-ils ? Et où ont-ils faits leurs armes ? À part une poignée d'officiers déjà formés à l'étranger avant de rejoindre leurs corps respectifs – pour l'essentiel, le corps de l'artillerie et le corps du génie, fondé en 1829 et responsable, jusqu'à la fin des années 1870, de tous les travaux publics du royaume –, la majorité écrasante des membres de notre groupe est sortie de l'École militaire en Grèce. Créée en 1828, celle-ci est alors organisée par des militaires français²⁸. Peu nombreux – entre 1831 et 1860 (inclus) seulement cent trente-huit élèves ont réussi à passer avec succès l'épreuve scolaire, moins de cinq par an en moyenne²⁹ –, ces militaires constituent une élite sociale et intellectuelle, une sorte de *Bildungsbürgertum* grecque³⁰, dont les membres, porteurs de valeurs telles que la méritocratie, font preuve d'une éthique exigeante quant aux missions à assurer et mêlent compétences techniques spécialisées et culture générale, les deux au service de l'intérêt et de la grandeur de la nation.
- 9 Très vite, l'École militaire se transforme en établissement de niveau universitaire, à côté de l'université d'Athènes, fondée en 1837, et offre à ses élèves un programme d'enseignement scientifique et technique étendu – au milieu du siècle, les élèves sont diversement occupés du lundi au samedi, entre 5 h 30 du matin et 9 h 30 du soir –, assez proche de celui fourni par le système polytechnicien, l'École polytechnique elle-même et deux de ses écoles d'application en particulier, l'École des ponts et chaussées et l'École de l'artillerie et du génie. Mais, spécificité de l'établissement grec, les langues occupent une place plus qu'importante dans le cursus. Grec moderne, mais aussi grec ancien et français (thème et version) sont enseignés de façon intensive tout au long de la scolarité, qui varie, pour notre période, entre huit (au début de la période) et six ans. Ainsi, selon le programme de l'année scolaire 1849/1850, les élèves de la 1^{re} classe (les débutants) ont huit heures de leçons de grec et cinq heures de français par semaine, alors que leurs aînés de la 3^e classe continuent à étudier le grec et le français à raison de cinq et quatre heures par semaine respectivement^{31,32}.
- 10 Ayant déjà acquis une formation scientifique et technique de base solide sur le sol natal, plusieurs officiers continuent leurs études à l'étranger, en Allemagne et, surtout, en France. De 1837 à 1864, on comptabilise plus d'une douzaine d'officiers passés par l'École polytechnique de Paris. Nombre d'entre eux vont continuer leurs études à l'École des ponts et chaussées, alors que, pour la seule année 1864-65, on enregistre treize ingénieurs du génie et trois artilleurs qui sont à l'étranger pour parfaire leurs connaissances³³. Perfectionnement qui, pour un certain nombre d'entre eux du moins, n'a pas été toujours une expérience indolore. Ainsi, dans une lettre envoyée à l'ambassadeur grec à Paris en mai 1852, l'ingénieur du génie Leonidas Vlassis (né en 1828), boursier du gouvernement hellénique à l'École polytechnique, expose les difficultés qu'il éprouve pour réaliser sa mission. Malgré les leçons de français reçues lors de son passage à l'École militaire dans son pays natal, sa maîtrise de cette langue laisse, selon ses propres dires, à désirer. Qui plus est, en tant qu'étranger, Vlassis est renvoyé, lors des cours magistraux, au dernier banc de l'amphithéâtre de l'établissement parisien, loin du professeur, alors que, privé de

plusieurs notes de cours lithographiées distribuées à ses camarades français, il n'est pas autorisé non plus à participer aux expériences de chimie et aux petites classes assurées par les répétiteurs³⁴.

- 11 Malgré ces difficultés, à en juger par les performances observées, nombreux sont les officiers qui ont pu finalement dominer une, voire plusieurs langues étrangères, sans oublier la maîtrise de leur propre langue nationale, et produire une œuvre considérable de traducteur des termes étrangers en grec. Il semblerait que ce travail de traduction et de création de lexiques grecs en matière de sciences et de techniques a été inauguré dès la création de l'École militaire, en 1828, par deux professeurs de l'établissement notamment. Le premier, Skarlatos Soutzos (1806-1887), professeur à l'École entre 1830-1832, rejeton d'une grande famille de Phanariotes³⁵ ayant fait ses études à l'École militaire de Bavière (Munich) et à l'université de Munich³⁶, a créé, d'après des témoins de l'époque, plusieurs des termes dont il avait besoin pour ses cours d'artillerie, de fortification et de topographie³⁷. Dimitrios Stavridis (1803-1866), diplômé de l'École polytechnique de Vienne, a fait ce même travail pour ses propres cours de mécanique, d'architecture et de géométrie descriptive. Parallèlement, des traducteurs anonymes procèdent au jour le jour à la création de glossaires spécialisés relatifs aux missions de différents bureaux qui composent à l'époque le ministère de l'Armée³⁸.
- 12 Ce travail de traduction collective, dont les traces écrites sont dispersées et souvent indisponibles aujourd'hui, commence à devenir visible dans la seconde moitié des années 1830, avec la parution des premiers documents signés par des officiers de différentes armes, des traductions ou des livres directement composés en grec, souvent sous forme de résumés, de compilations et de recompositions d'ouvrages étrangers. Un quart de siècle plus tard, en 1860, on peut compter plus d'une cinquantaine d'ouvrages, dédiés souvent au roi, couvrant un éventail thématique très large, des mathématiques à l'art du commandement et l'histoire militaire, en passant par les différents champs d'activité de l'ingénieur du génie militaire, de l'officier de l'artillerie ou de celui de l'armée de terre³⁹. Mais ce travail de traduction et de création de lexiques grecs se fait aussi dans les colonnes de plusieurs revues, de durée de vie assez courte en général, que des groupes d'officiers commencent à éditer à partir du milieu des années 1830. D'après les témoignages de contemporains, la première de ces revues a été *Eforos Stratiotikos*, laquelle, née en 1834, disparut quelques mois plus tard. *Onisandros*, périodique fondé en 1864, est la dernière revue militaire qui commence à paraître à la fin de la période qui nous intéresse ici⁴⁰.
- 13 Parallèlement à ce travail de traduction intense, comprenant production d'ouvrages et publication de revues, les tentatives de systématisation se font aussi de plus en plus nombreuses. Ainsi, des listes de termes et d'expressions font leur apparition, souvent dans les revues en question⁴¹ ou à la fin d'ouvrages rédigés par ces officiers⁴², alors que, en 1847, un dictionnaire trilingue « français-grec-allemand » exclusivement consacré aux sciences et arts militaires voit le jour⁴³. Cet ouvrage est signé par un officier de l'artillerie du nom de Grigorios Alexandros Chantseris (ou Chantzeris) (vers 1816 – vers 1870). Portant le nom d'une grande famille de Phanariotes, le jeune Grigorios, né à Constantinople, avait bénéficié d'un séjour d'études en Allemagne (Munich), où il a étudié les sciences militaires ainsi que l'allemand, le français et le latin, avant d'intégrer en Grèce le corps des artilleurs vers le milieu des années 1830⁴⁴. Pour confectionner son ouvrage, fort de quelques trois cents pages, l'auteur, d'après ses propres dires, s'est largement appuyé sur un autre dictionnaire bilingue, « français-allemand » cette fois,

publié en 1829 par Friedrich Gustav von Rouvroy (1771-1839), membre d'une famille de militaires comptant en son sein plusieurs artilleurs connus et directeur de l'Académie royale militaire saxonne à partir de 1821⁴⁵. Comme plusieurs des ouvrages publiés par nos officiers, le dictionnaire de Chantseris est dédié au roi et a pu voir le jour grâce au lancement d'une souscription à laquelle ont répondu favorablement quelques cent quatre-vingt-dix individus et quatorze institutions, dont la maison royale (avec dix souscriptions) et le ministère de l'Armée (trente-cinq souscriptions)⁴⁶. Amoureux de la Grèce antique, animé par un désir ardent de mettre le patrimoine langagier et scientifique de ses ancêtres au service du présent de la nation, Chantseris va s'illustrer comme l'auteur de plusieurs ouvrages imposants consacrés à la création des lexiques scientifique et technique⁴⁷, lesquels, tout en étant très appréciés par ses contemporains dans leur ensemble⁴⁸, ne manqueront pas de déclencher, pour l'un d'entre eux en particulier, une controverse portée jusque dans l'espace public de l'époque (voir *infra*).

Des termes adaptés : entre modèles hérités, choix nouveaux et conflits

- 14 Traductions, ouvrages de facture plus personnelle, articles dans des revues, dictionnaires spécialisés, la moisson pour la période 1830-1860 apparaît plus que riche, surtout si on la place dans son contexte historique, celui d'un petit État qui émerge d'un paysage dévasté après plusieurs années de guerre contre l'Empire ottoman et qui a été aussi affecté par des querelles intestines. L'espace dont nous disposons et l'ampleur de la tâche rendent impossible toute tentative d'analyse systématique, aussi courte qu'elle soit, du groupe de nos officiers-traducteurs et de l'ensemble de leur production. Contentons-nous de quelques remarques d'ordre général et d'une série d'illustrations.
- 15 Tout d'abord, et sans grande surprise, c'est la France, pays dont la langue est intensément enseignée à l'École militaire et destination privilégiée de nombreux officiers-traducteurs (voir *supra*), qui fournit, pour l'essentiel, la matière première à nos traducteurs. Ainsi, pour bâtir son ouvrage sur des techniques de fortification passagère publié en 1845, Vasileios Sapountsakis (1811-1901) s'inspire du traité classique de Nicolas-Pierre-Antoine Savart (1765-1825) paru une vingtaine d'années auparavant⁴⁹. Pour confectionner son propre ouvrage sur les différents types d'armes, l'artilleur Ioannis Rizos mobilise les compétences du polytechnicien et membre de l'Académie des sciences Guillaume Piobert (1793-1871), auteur d'un ouvrage à succès intitulé *Traité d'artillerie théorique et pratique*, publié d'abord en 1836 avant de connaître plusieurs éditions⁵⁰. Son collègue Vlassis Valtinos préfère, quant à lui, traduire le cours de balistique d'un autre ingénieur-savant français de l'époque, collègue et collaborateur de Piobert au demeurant, le polytechnicien Isidore Didion (1798-1878)⁵¹. Portant sur un sujet « civil », l'art de la conception et de l'entretien de routes, l'ouvrage signé par l'ingénieur du génie Nikolaos I. Soutsos est aussi largement d'inspiration française⁵². Partageant un faible pour la culture française, ces officiers-traducteurs semblent avoir entrepris leur travail de traduction et de construction de glossaires grecs le plus souvent de leur propre initiative, même si parfois le produit final de leurs efforts est contrôlé par une commission avant que l'institution militaire ne donne son aval pour une utilisation éventuelle de leur travail⁵³.
- 16 En suivant la règle générale adoptée par les traducteurs grecs en vue de bâtir un vocabulaire scientifique et technique dans leur langue maternelle au XIX^e siècle, les

solutions de la translittération et de la transcription phonétique, pratiquées, par exemple, comme stratégie possible dans d'autres aires culturelles et linguistiques⁵⁴, sont écartées de façon systématique. Quand l'officier-traducteur ressent le besoin de créer un nouveau terme grec – besoin souvent signalé au lecteur par la présence du terme étranger, mis entre parenthèses –, considérant que le stock de lexiques déjà établi n'est pas satisfaisant, il se met à explorer deux options : soit emprunter à un auteur ancien le mot qu'il lui faut – en donnant souvent la référence exacte de l'œuvre qui a fourni le terme –, soit, surtout si la recherche lexicographique en direction des textes anciens se solde par un échec, forger un terme inédit en s'inspirant des mots et des racines du grec ancien⁵⁵. Voici deux exemples qui illustrent ce travail de fabrication de nouveaux termes. Le mot *détritus* est un terme qui a une signification précise dans le domaine de l'entretien des routes empierrées : il dénote les produits de l'usure de la route suite au passage des voitures. Le traducteur grec du terme, ne se contentant pas des traductions existantes telles qu'on les trouve dans plusieurs dictionnaires « français-grec » de l'époque, propose le néologisme « lithotrimma », terme qu'on rencontre dans plusieurs documents signés par des officiers du génie datant des années 1850. Il s'agit d'un terme composé des mots « lithos » (pierre) et « trimma » (ce qui est produit après frottement, écrasement), ce qui fait de « lithotrimma », littéralement « poussière (grain) de pierre », un mot qui nomme de façon transparente le phénomène physique dénoté⁵⁶. L'autre exemple intéressant est la traduction du mot *écluse*. L'officier-traducteur d'un article français consacré aux travaux du canal de Suez, après avoir longuement expliqué pourquoi il a hésité à faire appel aux mots du grec ancien « kleithra », « kleisiai » ou « kleisiades » (des grandes portes), qui figurent comme traductions possibles du terme d'écluse dans les dictionnaires de l'époque, va finir par forger le néologisme « ydraiora », à partir des mots « ydor » (eau) et « aiora » (le dispositif qui retient un objet dans l'air)⁵⁷.

- 17 Ni « lithotrimma » ni « ydraiora » ne font partie du vocabulaire grec actuel. Tous les deux seront parmi les nombreux vaincus de cette « lutte pour la reconnaissance », pour utiliser l'expression du philosophe, dont ont fait l'objet les différentes propositions de traduction en grec du même terme étranger. Comment nos officiers-traducteurs accueillent-ils le travail de leurs collègues ? Si les échanges d'amabilités et les félicitations croisées semblent l'emporter, des conflits, parfois violents, n'en sont pas moins enregistrés. Nous avons vu que le grec ancien est la source d'inspiration première pour les traducteurs grecs en général, les officiers en particulier, dans leurs efforts de créer des glossaires spécialisés, dans le domaine des sciences et des techniques entre autres. Cependant, cette volonté d'« hellénisation » ne concerne pas uniquement ces vocabulaires spécialisés, mais participe d'un mouvement plus général visant à « purifier » la langue grecque, dans sa version vernaculaire et *a fortiori* lettrée, de toutes les influences étrangères, sans pour autant revenir purement et simplement au grec ancien.
- 18 Cette opération d'« épuration », qui débouche sur la création d'une forme archaïsée du grec moderne, nommée « katharévoussa », a été un succès, selon ses propres critères en tous cas⁵⁸. Peu nombreux, par rapport au stock initial et à la situation d'origine, sont, en effet, les termes qui ont résisté à cette opération d'hellénisation visant à doter les habitants du jeune royaume d'une langue digne de leurs ancêtres⁵⁹. Parmi les rescapés de l'opération, on trouve, au milieu du XIX^e siècle, une série de termes et d'expressions employés dans les différents commandements militaires, à l'instar de « halte » ou de « marche »⁶⁰. Mais il y a plus. Pour certains officiers, une grande partie de ces commandements, souvent des traductions littérales des commandements français, sont

certaines rendus en grec, mais au prix de plusieurs barbarismes et solécismes payés à son corps défendant par la langue d'arrivée. Chantseris (voir *supra*) entreprend alors dans les années 1850 un travail de révision radicale de ces commandements pour les rendre conforme au « génie », d'après l'idée que l'auteur s'en fait évidemment, de la langue grecque. Mais la publication, en 1860, d'un ouvrage qui compte plus de quatre cents pages⁶¹, est loin de remporter les suffrages de ses collègues, qui semblent lui réserver majoritairement un accueil plutôt hostile. Les nouveaux commandements proposés par Chantseris sont jugés trop proches du grec ancien, et, de ce fait, compliqués à retenir par les gradés et, surtout, difficiles, voire impossibles, à comprendre par les soldats, lesquels, contrairement aux officiers, ne maîtrisent ni la « katharévoussa », la langue lettrée, ni, *a fortiori*, la langue de leurs illustres ancêtres. Une controverse aux termes violents, portée dans l'espace public, va opposer alors Chantseris et une série d'autres officiers, parfois plus gradés que lui, au sujet de ce qu'est un « bon » commandement militaire⁶². Ce sont les adversaires de Chantseris qui auront gain de cause sur ce point précis.

Conclusion

- 19 Entre 1830 et 1860, plusieurs officiers de l'armée grecque ont échangé l'épée pour la plume en traduisant ou en produisant des textes de facture plus personnelle pour rendre accessibles au public grec – leurs collègues en premier lieu – des connaissances théoriques et des savoirs pratiques parus d'abord dans une langue étrangère. Leur langue maternelle s'est trouvée de ce fait enrichie, de façon éphémère ou permanente, de nombreux nouveaux items linguistiques. Les quelques coups de sonde tentés ici donnent une première idée de cette production, dont l'analyse systématique attend encore son historien⁶³. Mais, même au terme de ce parcours limité par l'espace disponible, quelques premières remarques d'ordre général émergent.
- 20 Trouver des militaires impliqués dans le processus de construction et le fonctionnement de plusieurs institutions et sphères d'activité de l'État « rationnel » au XIX^e siècle, l'enseignement technique par exemple, n'a rien d'extraordinaire et, ici, le cas grec se range dans une longue liste contenant les noms de plusieurs pays à travers le globe⁶⁴. Que des militaires soient aussi les auteurs d'ouvrages relatifs à leur champ professionnel – les sciences et les techniques modernes en faisant partie – est également un phénomène commun à plusieurs histoires nationales. Il en va de même de la question de la circulation des hommes et des objets, des pratiques et des savoirs, à l'origine de la création d'espaces transnationaux : à l'instar de collègues d'autres pays, les officiers-traducteurs grecs ont, en effet, souvent traversé, physiquement et/ou intellectuellement – par l'intermédiaire de leurs lectures –, les frontières nationales pour aller à la rencontre de connaissances et de savoir-faire déposés d'abord dans des langues autres que la leur.
- 21 Tout en se fondant dans un paysage plus large, le cas grec n'en présente pas moins une série des caractéristiques propres, lesquelles, si elles ne le rendent pas unique, lui confèrent à coup sûr une physionomie particulière et le dotent de plusieurs traits diacritiques, au sein de la famille des nations européennes du moins. Plus qu'ailleurs, le poids du passé, dont la grandeur est si unanimement célébrée par les autres membres de la famille dont on aspire à faire partie, a probablement ici lourdement pesé sur les épaules du jeune État-nation. Et c'est à travers la question de la langue que les rapports, réels mais surtout revendiqués et souhaités, entre les habitants de la Grèce moderne et les Grecs anciens ont trouvé un lieu d'élaboration et d'expression particulièrement intenses.

Le travail de traduction et de production des nouveaux lexiques effectué par nos officiers dans le domaine des sciences et des techniques s'inscrit dans ce dialogue entre présent et passé, l'alimente, mais s'en sert aussi. Comme nous l'avons vu, la connaissance approfondie d'une langue morte (ici le grec ancien), produit d'un passé lointain, d'un côté, et, de l'autre, les besoins fonctionnels de l'État moderne, tourné quant à lui vers la gestion du présent et la planification de l'avenir, sont ici allés de pair. Est-ce que le travail des officiers grecs visant à créer des glossaires qui portent en eux, de façon inextricablement mêlée, aspects symboliques (identitaires) et fonctionnels constitue une particularité nationale ? Là comme ailleurs, la multiplication des études de cas et leur mise en regard constituent la voie la plus sûre à suivre pour obtenir des réponses solides à ces questions.

NOTES

1. Voir, à titre d'exemple, les ouvrages suivants et leurs bibliographies : Éric HOBBSBAWM et Terence O. RANGER (dir.), *The Invention of Tradition* [1983], Cambridge, Cambridge University Press, 2012 ; Anne-Marie THIESSE, *La création des identités nationales. Europe XVIII^e-XX^e siècle* [1999], Paris, Éditions du Seuil, 2001 (coll. Points) ; Stefan BERGER et Chris LORENZ (dir.), *Nationalizing the Past: Historians as Nation Builders in Modern Europe*, Basingstoke, Palgrave Macmillan, 2010.
2. Pour l'expression « État fiscal-militaire », voir John BREWER, *The Sinews of Power: War, Money and the English State, 1688-1783*, Knopf, New York, 1989.
3. Au milieu d'une littérature de plus en plus foisonnante, citons sans prétention d'exhaustivité : Éric H. ASH (dir.), *Osiris*, vol. 25, *Expertise and the Early Modern State*, 2010 ; Carol E. HARRISON et Ann JOHNSON (dir.), *Osiris*, vol. 24, *National Identity: The Role of Science and Technology*, 2009 ; Brett M. BENNETT et Joseph M. HODGE (dir.), *Science and Empire: Knowledge and Networks of Science across the British Empire, 1800-1970*, Basingstoke, Palgrave Macmillan, 2011 ; Patrick CARROLL, *Science, Culture, and Modern State Formation*, Berkeley, University of California Press, 2006 ; Audra J. WOLFE, *Competing with the Soviets: Science, Technology, and the State in Cold War America*, Baltimore, The John Hopkins University Press, 2012.
4. Voir la somme récente d'Olivier DELORME, *La Grèce et les Balkans*, 3 vol., Paris, Gallimard, 2013, le premier tome notamment ; Thomas W. GALLANT, *Modern Greece*, Londres, Arnold, 2001.
5. Voir à titre indicatif : Roderick BEATON et David RICKS (dir.), *The Making of Modern Greece: Nationalism, Romanticism and the Uses of the Past (1797-1896)*, Farnham, Ashgate, 2009 ; Eleni BASTEA, *The Creation of Modern Athens: Planning the Myth*, Cambridge, Cambridge University Press, 2000 ; Antonis LIAKOS, « The Construction of National Time: The Making of the Modern Greek Historical Imagination », *Mediterranean Historical Review*, vol. 16, n° 1, 2001, p. 27-42 ; Victor ROUDOMETOF, « Invented Traditions, Symbolic Boundaries, and National Identity in Southeastern Europe: Greece and Serbia in Comparative-Historical Perspective 1830-1880 », *East European Quarterly*, vol. 32, n° 4, 1998, p. 429-468. Le cas grec est traité (brièvement) dans une perspective comparative dans l'ouvrage d'Anthony D. SMITH, *The Cultural Foundations of Nations: Hierarchy, Covenant, and Republic*, Oxford, Blackwell, 2008, p. 160-166 et *passim*.

6. Yiannis ANTONIOU, Michalis ASSIMAKOPOULOS et Konstantinos CHATZIS, « The National Identity of Inter-war Greek Engineers: Elitism, Rationalization, Technocracy, and Reactionary Modernism », *History and Technology*, vol. 23, n° 3, 2007, p. 241-261 ; Foteini ASSIMACOPOULOU, Konstantinos CHATZIS et Georgia MAVROGONATOU, « Implanter les "Ponts et Chaussées" européens en Grèce : le rôle des ingénieurs du corps du Génie, 1830-1880 », *Quaderns d'Història de l'Enginyeria*, vol. X, 2009, p. 331-350 ; Konstantinos CHATZIS, « La modernisation technique de la Grèce, de l'indépendance aux années de l'entre-deux-guerres : faits et problèmes d'interprétation », *Études Balkaniques*, vol. 40, n° 3, 2004, p. 3-23.
7. Sur ce point, voir aussi les analyses de Foteini ASSIMACOPOULOU, « I techniki orologia sta stratiotika periodika tou 19ou aiona: provlimata ermineias », *Neoellinika Istorika*, vol. 3, 2013, p. 219-240.
8. Sur la diaspora grecque : Ioannis K. CHASIOTIS, Olga KATSIARDI-HERING et Evrypidi A. AMPATZI (dir.), *Oi Ellines sti Diaspora, 15os-21os. ai.*, Athènes, Vouli ton Ellinon, 2006 ; Dimitris TZIOVAS (dir.), *Greek Diaspora and Migration since 1700: Society, Politics and Culture*, Farnham, Ashgate, 2009.
9. Paschalis M. KITROMILIDES, *Enlightenment and Revolution: The Making of Modern Greece*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 2013 ; Konstantinos Th. DIMARAS, *Neoellinikos Diafotismos* [1977], Athènes, Ermis, 1993 (6^e éd.).
10. Peter MACKRIDGE, *Language and National Identity in Greece, 1766-1976*, Oxford, Oxford University Press, 2009, p. 70-71.
11. Pour une analyse de cette production et de son contexte historique : Efthymios NICOLAIDIS, « Les livres qui ont introduit les sciences dans le monde grec au siècle des Lumières », *Revue d'histoire des sciences*, vol. 40, n° 3-4, 1987, p. 367-376 ; Efthymios NICOLAIDIS, *Science and Eastern Orthodoxy. From the Greek Fathers to the Age of Globalization*, Baltimore, The Johns Hopkins University Press, 2011 ; Georgia PETROU, « Translation Studies and the History of Science: The Greek Textbooks of the 18th Century », *Science & Education*, vol. 15, 2006, p. 823-840 ; Manolis PATINIOTIS, « Textbooks at the Crossroads: Scientific and Philosophical Textbooks in 18th Century Greek Education », *Science & Education*, vol. 15, 2006, p. 801-822.
12. George N. VLAHAKIS, « The Greek Enlightenment in Science: Hermes the Scholar and its Contributions to Science in Early Nineteenth-Century Greece », *History of Science*, vol. 37, 1999, p. 319-346.
13. L'expression date de l'extrême fin des années 1850 ; elle est citée par Gunnar HERING, *Ta politika kommata stin Ellada, 1821-1936* [1992], 2 vol., Athènes, MIET, 2004, p. 460.
14. Sur l'organisation de l'État grec durant les premières décennies de son existence, voir : Stefanos P. PAPAGEORGIOU, *Apo to genos sto ethnos: i themeliosi tou Ellinikou kratous, 1821-1862*, Athènes, Papazisi, 2005 (2^e éd.) ; Kostas KOSTIS, « Ta kakomathimena paidia tis istorias ». *I diamorfosi tou Neoellinikou kratous, 18os-21os aionas*, Athènes, Polis, 2013.
15. Sur le cas de la science du droit, l'un des piliers sur lesquels va s'appuyer le jeune État grec en voie de constitution dans ses efforts d'intégrer le cercle des nations développées, voir plusieurs contributions dans Vassilis PANAYOTOPOULOS, Roxane ARGYROPOULOS et Triantafyllos SCLAVÉNITIS (dir.), *La Révolution française et l'hellénisme moderne : Actes du III^e colloque d'histoire (Athènes 14-17 octobre 1987)*, Athènes, Centre de Recherches Néohelléniques, 1989 ; Nikolaos PANTAZOPOULOS, « Georg Ludwig von Maurer: i pros evropaiika protypa oloklirotiki strofi tis neoellinikis nomothesias » [1968], dans *Id.*, *Neoelliniko kratos kai Evropaiki Koinotita. O katalytikos rolos ton Vavaron*, Athènes, Parousia, 1998, p. 93-240.
16. Cité par Konstantinos Th. DIMARAS, « Lexikografia kai ideologia », introduction à l'ouvrage de Stefanos A. KOUMANOUDIS, *Synagogi neon lexeon ypo ton logion plastheison apo tis aloseos mechri ton kath'imas chronon* (Prolegomena K. Th. Dimara), Athènes, Ermis, 1998 (1^{re} éd. : 1900), p. vii-lxiii (p. lxi).

17. Sur Skarlatos Vyzantios et son œuvre, voir rapidement : Georgios MPAMPINIOTIS, « I kath'imas elliniki dialektos », *To Vima*, 8 mars 1998 (<http://www.tovima.gr/opinions/article/?aid=96896>).
18. Skarlatos D. VYZANTIOS, *Lexikon epitomon tis Ellinikis Glossis, syntethen men ypo Skarlatou D. tou Vyzantiou epi ti vasei panton ton achri toude ekdedomenon Ellinikon lexikon...*, Athènes, Ek tis Typografias tou aftou Andreou Koromila, 1839 (1454 p.) (cité par la suite comme VS 1839) ; S. D. VYZANTIOS, *Lexikon tis Ellinikis Glossis syntethen men ypo Skarlatou D. tou Vyzantiou epi ti vasei panton ton achri toude ekdedomenon Ellinikon lexikon idios de tou en Parisiois...*, 2 vol., Athènes, Ek tis Typografias Andreou Koromila, 1852 (1582 p.) (cité par la suite comme VS 1852).
19. Viky KARAFOULIDOU, *I glossa tou sosialismou. Taxiki prooptiki kai ethniki ideologia ston Elliniko 19o aiona*, Athènes, Vivlioarama, 2011, p. 36-51 notamment.
20. Le grand helléniste Émile Legrand (1841-1903) mentionne pas moins de douze traités de grammaires de « grec vulgaire » (grec moderne) parus dans diverses langues entre 1805 et 1839, tout en admettant, à juste titre, que sa liste n'est pas exhaustive : Émile LEGRAND, *Grammaire grecque moderne, suivie du panorama de la Grèce d'Alexandre Soutsos publié d'après l'édition originale*, Paris Maisonneuve et Cie Libraires-Éditeurs, 1878. Plusieurs de ces grammaires sont stockées sous forme digitale aux adresses suivantes : <http://anemi.lib.uoc.gr/> (site du « Digital Library of Modern Greek Studies ») ; <http://www.epset.gr/en/Digital-Content/Digital-Libraries> (Portail des Bibliothèques publiques grecques).
21. Pour le cas du français, voir Élisabeth PAPAGÉORGIOU-PROVATA, « La Révolution française dans les livres d'enseignement français dans les premières décennies du XIX^e siècle : Chrestomathies », dans V. PANAYOTOPOULOS et al. (dir.), *La Révolution française et l'hellénisme moderne*, op. cit., p. 507-518. Plusieurs ouvrages destinés à l'apprentissage de langues étrangères ainsi qu'à la maîtrise du grec ancien, publiés dans la première moitié du XIX^e siècle, peuvent être consultés aux adresses données à la note 20.
22. Voir, par exemple, Skarlatos D. VYZANTIOS, *Lexikon tis kath'imas Ellinikis dialektou, methirminevmenis eis to Archaion Ellinikon kai to Gallikon...*, Athènes, Ek tou epi ton idiot. ergon tmimatos tis Vasil. Typografias, sans date [1835].
23. Citons Johann-Adolf Erdmann SCHMIDT, *Neon Lexikon procheiron Aplo-Ellinikon – Gallikon kai Germanikon*, En Leipsia, Para Edouardo Koummer, 1838.
24. C'est le cas de Georgios THEOCHAROPOULOS, *Vocabulaire classique, Français, Anglais, Grec moderne et ancien/Onomastikon Klassikon Tetraglosson Gallaglograikellinikon*, Munich, sans nom d'éditeur, 1834.
25. Plusieurs de ces dictionnaires sont consultables sur les sites de la Digital Library of Modern Greek Studies et du Portail des Bibliothèques publiques grecques, indiqués dans la note 20. Notons que deux dictionnaires de l'époque ont fait récemment l'objet d'une réédition anastatique. Il s'agit de la deuxième édition (1852) du dictionnaire de S. VYZANTIOS, *Lexikon tis Ellinikis Glossis syntethen men ypo Skarlatou D. tou Vyzantiou epi ti vasei panton ton achri toude ekdedomenon Ellinikon lexikon idios de tou en Parisiois...*, op. cit. (Athènes, Ekdoseis Epikairota, sans date) ; et du dictionnaire signé par Johann-Adolf Erdmann SCHMIDT (1769-1851), intitulé *Epitomon lexikon tis Ellinikis glossis, kata to stereotypon tou Germanou I.A.E. Smiditiou*, Athènes, Ek tou Typografeiou Em. Antoniadou, 1851 (Athènes, Eleftheri Skepsis, 2004).
26. Stefanos A. Koumanoudis (1818-1899), l'auteur d'un ouvrage monumental enregistrant mot après mot quelques soixante mille termes forgés par les lettrés grecs du milieu du XV^e à la fin du XIX^e siècle, écrit à propos d'un terme proposé au début des années 1890 : « nous sommes insatiables quand il s'agit de créer des mots, encore et toujours des mots » (S. A. KOUMANOUDIS, *Synagogi neon lexeon ypo ton logion plastheison apo tis aloseos mechri ton kath'imas chronon*, op. cit., p. 512 ; notre traduction).
27. Skarlatos D. VYZANTIOS, *Dictionnaire Grec-Français et Français-Grec/Lexikon Ellino-Gallikon kai Gallo-Ellinikon*, Athènes, Imprimerie d'André Coromélis, 1856 (2^e éd.).

28. Sur le corps du génie et l'École militaire, voir : Konstantinos CHATZIS, « Des ingénieurs militaires au service des civils (1829-1878) : les officiers du génie en Grèce au XIX^e siècle », dans Konstantinos CHATZIS et Efthymios NICOLAIDIS (dir.), *Science, Technology and the 19th Century State: The Role of the Army*, Athènes, Centre de Recherches Néo-helléniques, 2003, p. 69-90 ; F. ASSIMACOPOULOU et al., « Implanter les 'Ponts et Chaussées' européens en Grèce : le rôle des ingénieurs du corps du génie, 1830-1880 », *op. cit.* Quand nous ne précisons pas nos sources d'information, nous nous appuyons sur ces deux publications, qui mentionnent aussi la (maigre) littérature secondaire sur le sujet. Signalons que le livre de référence sur la création de l'École militaire est Andreas KASTANIS, *I Stratiotiki Scholi ton Evelpidon kata ta prota chronia tis leitourgias tis, 1828-1834*, Athènes, Ellinika Grammata, 2000. De cet historien, sur le même sujet, on peut lire en anglais : Andreas KASTANIS, « The Teaching of Mathematics in the Greek Military Academy during the First Years of its Foundation (1828-1834) », *Historia Mathematica*, vol. 30, 2003, p. 123-139.

29. Nos calculs sont réalisés d'après les listes nominatives annuelles contenues dans Epameinontas K. STASINOPOULOS, *I Istoría tis Scholis ton Evelpidon. Epochi Kapodistria kai Othonos*, Athènes, 1933.

30. Sur la notion de *Bildungsbürgertum* et son usage dans l'historiographie, voir Jürgen KOCKA, « Modèle européen et cas allemand » [1993], dans Id. (dir.), *Les bourgeoisies européennes au XIX^e siècle*, Paris, Éditions Belin, 1996, p. 7-47.

31. Pour placer les informations dans un contexte comparatif, voici quelques données au sujet de l'enseignement des langues étrangères au sein du système polytechnicien. Selon le programme d'enseignement pour l'année scolaire 1832-1833, les polytechniciens reçoivent des cours d'anglais et d'allemand durant la seconde année de leurs études à hauteur de trente-quatre leçons (pour un total de quatre heures pour une leçon et l'étude de cette leçon) pour chaque matière (*Annuaire de l'École royale polytechnique, pour 1833*, Paris, Bachelier, 1832, p. 144, p. 138 et *passim*). C'est l'allemand qui est enseigné à l'École de l'artillerie et du génie de Metz dans les années 1830 (*Ordonnance et Réglemens [sic] concernant l'École d'application de l'artillerie et du génie*, Metz, De l'Imprimerie de S. Lamort, 1831, p. 10). Juste après sa réorganisation de 1804, l'École des ponts et chaussées propose à ses élèves des « conférences » d'italien et d'allemand. Plus tard, on va ajouter des « conférences » sur l'anglais. Sur l'enseignement des langues étrangères à l'École des ponts, voir, pour le moment, les informations éparses trouvées dans Margaret BRADLEY, *A Career Biography of Gaspard Clair François Marie Riche de Prony, Bridge-BUILDER, Educator and Scientist*, Lewiston, The Edwin Mellen Press, 1998, p. 274, 286, 294-295, 301 et 323 (l'auteur s'appuie sur des documents d'archive). Dans une note rédigée en 1830, on apprend que « jusqu'à ce jour », les élèves de l'établissement « se sont montrés entièrement dépourvus » de zèle et d'assiduité pour l'étude des langues étrangères (M. BRADLEY, *A Career Biography of Gaspard Clair François Marie Riche de Prony, Bridge-BUILDER, Educator and Scientist*, *op. cit.*, p. 295). Sur l'enseignement de l'anglais à l'École des ponts, on peut aussi consulter l'ouvrage publié par le « maître de langues » Alexander SPIERS, *Étude raisonnée de la langue anglaise ou grammaire raisonnée, cours de versions et dictionnaire raisonné du texte dans l'ordre des matières*, Paris, Baudry, 1840 (4^e éd.). Notons enfin que l'enseignement du français fait partie du curriculum des Écoles militaires aux États-Unis dans la première moitié du XIX^e siècle (Konstantinos CHATZIS et Thomas PREVERAUD, « La présence française dans la formation des ingénieurs américains durant les deux premiers tiers du XIX^e siècle : aspects institutionnels et intellectuels », *Artefact. Techniques, Histoire et Sciences humaines*, n° 5, 2017, p. 113-126).

32. Pour l'emploi du temps : Archives générales de l'État : Genika Archeia tou Kratous/Othoniko/Ypourgeio Stratiotikon, F 409. Aux origines de l'École militaire, l'enseignement du français s'appuyait sur un traité de grammaire rédigée par le professeur du français de l'établissement, Stefanos PAPPAS, *Stoicheia tis Gallikis grammatikis tou Lomon. Metafrasthenta kai tropopoiithenta pros chrisin tis Ellinikis neolaias*, Nauplie, Ek tis Ethnikis Typografias dieftynomenis ypo Pavlou

Patrikiou, 1831 (plusieurs éditions dans les années 1830 et 1840). D'autres professeurs de français à l'École militaire durant la période 1830-1860 ont publié à leur tour des méthodes d'apprentissage de cette langue. Voir, par exemple : A. ERKOULIDIS, *Eisigitis tis Gallikis Glossis...*, Egine, Ek tis Ethnikis Typografias diefthynomenis ypo Apostolidou Kosmitou, 1831 (2^e éd. 1838) ; K. KAMVIOLOS, *Galliki Grammatiki itoi nea methodos pros ekmathisin tis Gallikis Glossis. Meros Proton Technologikon*, Athènes, Ek tou Typografeiou X.N. Philadelfeos, 1853. Sur l'enseignement du grec pendant les premières années du fonctionnement de l'institution, voir A. KASTANIS, *I Stratiotiki Scholi ton Evelpidon kata ta prota chronia tis leitourgias tis 1828-1834*, op. cit., p. 92-99 et passim. On peut se faire une idée de l'enseignement du grec (dans sa partie « grammaire ») dans les années 1840 grâce au livre de P. LIVADAS, *Stoicheia tis Ellinikis grammatikis, syntachthenta pros chrisin ton mathiton tis en Peiraiei Strat. Scholis...*, Athènes, Ek tou Typografeiou K. Antoniadou, 1848.

33. Archives générales de l'État, Genika Archeia tou Kratous/Othoniko/Ypourgeo Stratiotikon, F 444, « Katalogos ton en ti allodapi ekpaidevomenon K^{on} Axiomatikon ».

34. Archives générales de l'État, Genika Archeia tou Kratous/Othoniko/Ypourgeo Startiotikon, F 435 (« Mathitai eis tin allodapin 1851-53 »), Lettre de Leonidas Vlassis à l'ambassadeur du gouvernement grec à Paris, datée du 5/17 mai 1852 [les deux dates correspondent au calendrier julien, en usage dans la Grèce de l'époque, et au calendrier grégorien].

35. Joëlle DALÈGRE, *Greco et Ottomans 1453-1923. De la chute de Constantinople à la disparition de l'Empire Ottoman*, Paris, L'Harmattan, 2002.

36. Sur Soutzos (orthographié aussi comme Soutsos), voir A. KASTANIS, *I Stratiotiki Scholi ton Evelpidon kata ta prota chronia tis leitourgias tis, 1828-1834*, op. cit., p. 152-153. Le livre en question contient plusieurs notules biographiques sur les élèves et professeurs de l'École militaire pendant les premières années de son existence.

37. Voir : Anonyme [Christos Vyzantios (1805-1877)], « Peri tis stratiotikis philologias », *Efimeris tou Stratou Apomachos*, 30 septembre 1860, p. 329-344 (p. 335-336 notamment) ; Vasileios SAPOUNTSAKIS, *Stoicheiodis pragmateia peri tis proskairou ochyromatikis, pros chrisin tou Ellinikou Stratou eranistheisa ypo V. Sapountsaki*, Athènes, Typois K. Ralli, 1845, p. 10 (p. xix).

38. Anonyme, « Peri tis stratiotikis philologias », op. cit., p. 336.

39. Pour repérer ces ouvrages, nous avons utilisé deux bases de données bibliographiques en ligne : <http://anemi.lib.uoc.gr/> ; et (surtout) <http://www.benaki.gr/bibliology/19.htm>

40. On trouve une première présentation de différentes revues jusqu'en 1860 dans : Anonyme, « Peri tis stratiotikis philologias », op. cit., p. 336-338. Sur ces revues, sujet qui mérite une étude systématique, outre l'article que nous venons de citer, voir, pour le moment, les annotations dans F. ASSIMACOPOULOU, « I techniki orologia sta stratiotika periodika... », op. cit.

41. Voir par exemple : *Apomachos*, 30 octobre 1857, p. 210-215.

42. Voir, par exemple, V. SAPOUNTSAKIS, *Stoicheiodis pragmateia peri tis proskairou ochyromatikis, pros chrisin tou Ellinikou Stratou*, op. cit., p. 256-263.

43. Grigorios Alexandros CHANTSERIS, *Lexikon ton stratiotikon epistimon kai technon, ek tis Gallikis glossis eis tin Germanikin kai tin Ellinikin, pros chrisin ton Axiomatikon tou Ellinikou Stratou*, Athènes, Typois X. Nikolaïdou Philadelfeos, 1847.

44. Konstantin KOTSOWILIS, « Oi Ellines foitites tou Monachou (apo 1826 eos 1844). Die griechischen Studenten in München (von 1826 bis 1844) » : <http://kotsowilis.blogspot.fr/2015/08/1826-1844die-griechischen-studenten-in.html> (consulté le 20 novembre 2017) ; Anton J. J. Frh. v. SCHÖNHUEB, *Geschichte des königlich bayerische Cadetten-Corps...*, Druck von J. Deschler in der Vorstadt Au., Munich, 1856.

45. Stephen SUMMERFIELD, « The Important Family of Saxon Artillery Officers, the Rouvroys », *Smoothbore Ordnance Journal*, n° 1 (07), août 2010, p. 1-4.

46. Sur la pratique de la souscription dans le cas des livres publiés en grec au XVIII^e siècle et aux premières décennies du siècle suivant, voir Philippos ILIOU, *Istories tou ellinikou vivliou*, Hérakleion, Panepistimiakes Ekdoseis Kritis, 2005.
47. Nous avons repéré cinq autres ouvrages de l'auteur, le dernier, paru en 1870, étant une publication *post-mortem*.
48. Antonios Th. IPITIS, *Lexikon Galloellinikon kai Ellinogallikon epistimonikon kai technikon oron...*, t. A, Athènes, 1895, p. 5-6. Deux ouvrages de Chantseris figurent dans la courte liste bibliographique du travail lexicographique de S. KOUMANOUDIS, *Synagogi neon lexeon ypo ton logion plastheison apo tis aloseos mechri ton kath'imas chronon*, *op. cit.*, p. 1147.
49. Il s'agit selon toute vraisemblance du traité de Nicolas SAVART, *Cours élémentaire de fortification, à l'usage de MM. les élèves de l'École spéciale militaire...*, Paris, Anselin et Pochard, 1825 (2^e éd.) (V. SAPOUNTSAKIS, *Stoicheiodis pragmateia peri tis proskairou ochyromatikis, pros chrisin tou Ellinikou Stratou*, *op. cit.*, p. 188 (p. 18)).
50. Guillaume PIOBERT, *Traité d'artillerie théorique et pratique. Précis de la partie élémentaire et pratique*, Paris, Leneveu, 1836 (une 3^e édition va paraître chez Bachelier en 1852); Ioannis RIZOS, *Mathimata oplikis syntethenta epi ti vasei diaforon xenon stratiotikon syggrammaton*, Athènes, Ek tis Typografias K. Ralli, 1847, p. ιβ (p. 12).
51. Isidore DIDION, *Valistikis stoicheiodi mathimata para I. Didion antisyntagmatarchou tou pyrovolikou ... metafrasis ek tou Gallikou para Vlassiou Valtinou, anthypolochagou tou pyrovolikou*, Athènes, Ek tou Typografeiou D. Ath. Mavrommatoï, 1854 (Isidore Didion, *Cours élémentaire de balistique, adopté par M. le Ministre de la Guerre pour l'enseignement des élèves de l'École spéciale militaire de Saint-Cyr*, Paris, Librairie militaire de J. Dumaine, 1852). Sur Piobert et Didion, leurs travaux scientifiques et leur enseignement, voir Bruno BELHOSTE et Antoine PICON (dir.), *L'École d'application de l'artillerie et du génie de Metz (1802-1870). Enseignement et recherches*, Paris, Musée des Plans-Reliefs, 1996 (plusieurs textes). Rappelons que, à la même époque, les Français traduisent aussi beaucoup dans le domaine de l'artillerie à partir de l'allemand. Voir Patrice BRET (avec la collaboration de Norbert VERDIER), « Sciences et Techniques », dans Yves CHEVREL, Lieven D'HULST et Christine LOMBEZ (dir.), *Histoire des traductions en langue française. « XIX^e siècle, 1815-1914 »*, Lagrasse, Verdier, 2012, p. 927-1007 (p. 980-982 notamment).
52. Nikolaos I. SOUTSOS, *Mathimata Odopoiias*, Athènes, Ek tis Typografias Io. Aggelopoulou, 1855 (1856 sur la couverture) (l'auteur a publié un second ouvrage sur le même sujet en 1875).
53. Voir par exemple, V. SAPOUNTSAKIS, *Stoicheiodis pragmateia peri tis proskairou ochyromatikis, pros chrisin tou Ellinikou Stratou*, *op. cit.*, p. 188 (p. 18).
54. Sans souci d'exhaustivité, citons : Pascal CROZET et Annick HORIUCHI (dir.), *Traduire, transposer, naturaliser : la formation d'une langue scientifique moderne hors des frontières de l'Europe au XIX^e siècle*, Paris, L'Harmattan, 2004, où les différents chapitres de l'ouvrage traitent principalement des cas japonais et chinois (sept contributions), avec un second pôle constitué par les cas de l'Égypte, de la Turquie et de l'aire de culture ourdoue (trois études) ; Pascal CROZET, *Les sciences modernes en Égypte. Transfert et appropriation, 1805-1902*, Paris, Geuthner, 2008; Scott L. MONTGOMERY, *Science in Translation. Movements of Knowledge Through Cultures and Time*, Chicago, The University of Chicago Press, 2000 (les ch. 5 et ch. 6 sont consacrés au Japon) ; David WRIGHT, *Translating Science: The Transmission of Western Chemistry into Late Imperial China, 1840-1900*, Leiden, Brill, 2000 ; Fan XIANGTAO, « Scientific Translation and its Social Functions: A Descriptive-Functional Approach to Scientific Textbook Translation in China », *The Journal of Specialised Translation*, n° 7, janvier 2007, p. 43-73.
55. Pour plus de développements sur ces points et une série d'autres exemples, voir : Konstantinos CHATZIS, « Écrire la statique graphique en "grec", 1890-1990 », dans Robert CARVAIS, André GUILLERME, Valérie NÈGRE et Joël SAKAROVITCH (dir.), *Édifice et artifice, histoires constructives*, Paris, Picard, 2010, p. 191-197 ; *Id.*, « Écrire les sciences de l'ingénieur en grec : autour de deux

livres pionniers en matière de technologie antisismique », *Études Balkaniques*, vol. 43, n° 2, 2007, p. 111-124.

56. Voir Emmanouil MANITAKIS, *Egcheiridion tou Michanikou Somatos, itoi syllogi nomon, V. diatagmaton...*, Athènes, Ek tou Typografeiou K. Antoniadou, 1859, p. 112 ; N. SOUTSOS, *Mathimata Odopoïias*, op. cit., p. 122.

57. A. PRAÏDIS, « Peri diaskafis tou isthmou tou Suez, ek tou Gallikou », *Efimeris tou Stratou Apomachos*, 30 juillet 1861, p. 555-570 ; 15 septembre 1861, p. 609-624 (p. 613-614 en particulier).

58. Sur la « katharévousa », devenue la langue officielle de l'État grec jusqu'en 1976, ainsi que sur sa place dans l'histoire de la langue grecque, voire celle du pays, voir : P. MACKRIDGE, *Language and National Identity in Greece, 1766-1976*, op. cit. ; Geoffrey C. HORROCKS, *Greek: A History of the Language and its Speaker*, Oxford, Wiley-Blackwell, 2010 (2^e éd.) ; Herni TONNET, *Histoire du grec moderne*, Paris, L'Asiathèque, 2011 (3^e éd.).

59. Notons que la question de la « pureté » de la langue grecque (question portant à la fois sur les critères définissant cette « pureté » et sur le degré de réussite de l'opération de la « purification »), signe que l'opération d'« hellénisation » (du vocabulaire, de la syntaxe...) n'est pas allée aussi loin que certains le souhaiteraient, revient périodiquement sur la scène intellectuelle depuis le XIX^e siècle. Pour un témoignage des débats qui ont eu lieu dans les années 1980, voir, par exemple, Giannis M. KALIORIS, *Paremvaseis II: Glossika*, Athènes, Exantas, 1986, qui contient aussi des excursions historiques.

60. La première opération d'« hellénisation » des commandements pour l'infanterie à partir du règlement français semble avoir eu comme auteur Christos NIKOLAÏDIS, *Kanoniki periechousa tin gymnastikin kai praktikin tou pezikou stratevmatos, metafrastheisa ek tou gallikou eis tin graikikin glossan*, Genève, Ek tis Typografias P.A. Vonnantou, 1824. Voir aussi les informations contenues dans Anonyme, « Peri tis stratiotikis philologias », op. cit., p. 330-334.

61. Grigorios Alexandros CHANTSERIS, *Peri ton en tais askisesi kai tais taktikais kinisesi tou stratou paraggelmaton, meta simeioseon, martyriou kai parapompon*, Athènes, Typois X. Nikolaïdou Philadelfeos, 1860.

62. Voir par exemple la « recension » de l'ouvrage de Chantseris, à l'époque capitaine, par le colonel Georgios Karatzas, le directeur de l'École militaire : G. KARATZAS, « Peri ton stratiotikon paraggelmaton », *Efimeris tou Stratou Apomachos*, 1^{er} juin 1860, p. 243-248 ; 15 juin 1860, p. 249-260 ; 15 septembre 1860, p. 313-327. Chantseris répondra de façon véhémente aux critiques de Karatzas, qui figure parmi les souscripteurs du livre incriminé (G. A. CHANTSERIS, *Peri ton en tais askisesi kai tais taktikais kinisesi tou stratou paraggelmaton*, op. cit., p. 405), dans les colonnes du journal *Aion* (n° 1916, 1^{er} septembre 1860). L'auteur avait déjà répondu, toujours dans *Aion* (n° 1898), à une autre note critique anonyme parue dans le journal *Athina* (n° 2886, 23 juin 1860). Précisons que le débat qui va opposer Chantseris et ses détracteurs ne sera pas la seule controverse portant sur des matières scientifiques qui sera portée dans la presse de l'époque. Pour un autre exemple, autour des statistiques cette fois, voir Konstantinos CHATZIS, « “Sous les yeux de l'Occident”. Statistique et intégration européenne au XIX^e siècle, l'exemple de la Grèce », *Histoire & Sociétés*, n° 21, mars 2007, p. 8-17 (p. 16 notamment).

63. Celui-ci peut s'inspirer des travaux déjà cités dans les notes, auxquels on ajoutera les contributions, et leurs bibliographies, qui forment le récent ouvrage collectif dirigé par Y. CHEVREL et al. (dir.), *Histoire des traductions en langue française*, op. cit., ainsi que les travaux d'Irina Gouzévitch sur le cas russe (voir, par exemple, I. GOUZÉVITCH, « De la Moscovie à l'Empire Russe : le transfert des savoirs européens », *Bulletin de la SABIX*, n° 33, mai 2003).

64. Voir, par exemple, deux travaux de synthèse : Barton C. HACKER, « Engineering a New Order: Military Institutions, Technical Education, and the Rise of the Industrial State », *Technology and Culture*, vol. 34, n° 1, 1993, p. 1-27 ; Michael MANN, *The Sources of Social Power*, vol. 2: *The Rise of*

Classes and Nation-States, 1760-1914, Cambridge, Cambridge University Press, 2012 (2^e éd.), chapitres 11 à 14 en particulier.

RÉSUMÉS

Durant les trois premières décennies de l'existence de l'État grec indépendant (1832), les officiers grecs vont s'illustrer moins dans les champs de bataille et plus dans la vie intellectuelle du pays. Un grand nombre d'entre eux signent alors en grec, comme traducteurs ou comme auteurs d'une œuvre plus personnelle, plusieurs ouvrages et articles relatifs aux sciences et techniques modernes, y compris l'art du commandement militaire. Pour réaliser ce travail, ils ont dû mobiliser massivement leur connaissance du grec ancien et leur familiarité avec la littérature de leurs ancêtres afin de rendre en grec moderne des centaines de termes scientifiques et techniques de l'époque. Qui sont ces officiers ? Quel a été le bagage littéraire et scientifique acquis lors de leurs études à l'École militaire et dans les divers établissements scientifiques et techniques qu'ils ont fréquentés à l'étranger ? Quelles stratégies et quels supports de traduction ont-ils adoptés ? Quel a été le résultat de leurs efforts, en matière de constitution de l'État grec moderne en particulier ? Voici une série de questions auxquelles cet article s'attache à apporter des éléments de réponse.

During the first three decades after Modern Greece gained its independence (1832), Greek military officers would less distinguish themselves in the battlefields and much more in the intellectual life of the country. Indeed, many of them authored in Greek, as translators or authors of a more personal work, several books and articles on modern science and technology. To do so, they had to make use of their knowledge of Ancient Greek as well as their acquaintance with the literature of their ancestors on science and technology in order to render in Modern Greek hundreds of scientific and technical terms of the time. Who were these officers? What was the literary and scientific background they acquired at the Greek Military Academy and at the various European higher education establishments in which they pursued their studies? What translation strategies and conduits had they adopted and resorted to? What was the result of their efforts, especially regarding Greek state building? Here is a series of questions to which this article seeks to provide some answers.

INDEX

Mots-clés : État grec, officier militaire, traduction, XIX^e siècle

Keywords : Greek State, military officer, translation, 19th century

AUTEUR

KONSTANTINOS CHATZIS

IFSTTAR/LATTS